

Quand les Dieux
se voilent les yeux

Abdelkader Raho

**Quand les Dieux
se voilent les yeux**

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08222-6

Chapitre I

C'est le printemps, ma saison préférée dans mon petit village natal. Un village lové au fond d'une vallée, couronné de collines verdoyantes, et ceinturé de vergers. La vieille église dominant des maisonnettes alignées recouvertes de toitures en tuiles rouge délavé. Un jardin public, en plein centre, délibérément abandonné. Et l'école maternelle qui lui fait flanc demeure aussi inquiétante qu'au temps où je n'étais qu'un petit élève. Quelques centaines d'âmes y habitent. Nombre d'entre eux vivent de céréalicultures ou d'élevage de bovins. Situé à une quinzaine de kilomètres distants de la ville de Temouchent, il est devenu très isolé depuis l'ouverture de la nouvelle autoroute qui malheureusement le dévier.

Je suis un villageois. J'ai grandi et j'ai dû enterrer mes parents dans ce même endroit. Étant enfant unique dans ma famille, je me suis retrouvé orphelin de bonne heure. Mon oncle est le seul lien familial qui me reste. Il réside à l'autre bout du village et est père de deux enfants, krimo et Ilies, respectivement âgés de 12 et 10 ans.

Peu instruit, n'ayant pas grand choix dans mes horizons, je m'enrôle dans la police. Heureux hasard ou par souci de la crise de logement, je fus mis en exercice dans la ville voisine de Témouchent. Quotidiennement, je fais la navette entre mon poste de travail et ma demeure.

En l'an 1993, les choses ont bien changé. L'Algérie se métamorphose sur le plan politique. L'avènement du multipartisme y est pour beaucoup. Un multipartisme effréné, chaotique, clanique, plonge l'Algérie dans les abîmes de la terreur. L'arrêt du processus

électoral met le feu à la poudrière. La guerre fratricide s'installe farouchement dans le pays.

Marié, je le suis depuis une année. Un mariage de raison, me diriez-vous, mais je désirais des beaux-parents aisés afin de vivre différemment. Oublier toutes les misères que j'ai dû endurer dans mon enfance. Une enfance pétrie de pauvreté, assaisonnée de rudesse, arrosée de larmes et de sueurs. Une enfance qui ressemble à une guerre interminable contre la faim, le froid et la solitude.

L'importance d'aspirer à une vie meilleure. Mettre dans mon camp des atouts maîtres qui m'assureront un futur sécurisant. Une épouse aisée avait de l'importance à mes yeux.

Aujourd'hui, en revenant de mon travail, ma femme me parut plus belle qu'avant. Elle a du charme. J'en suis fier, mais un peu envieux. Jaloux de son insensibilité, de sa froideur envers les malheurs d'autrui, et les dramatiques évènements que nous vivons présentement. Elle paraît si lointaine parfois, si insensible à la nature. Elle a horreur des animaux. Et tout insecte qui viole son royaume lui est insoutenable. Elle le pourchasse jusqu'à s'en débarrasser de n'importe quelle manière. Son palais se constitue d'un deux-pièces et d'une grande cuisine. Au-devant, nous avons une cour aussi grande qu'un terrain de basket. Un portail au beau milieu qui s'ouvre vers l'intérieur sur deux volets. Et au coin de cette cour, subsiste une petite porte d'entrée métallique. C'est notre accès habituel. J'ai équipé ma maison d'un mobilier coûteux, bien avant mon mariage.

– Bonsoir ! Dis-je, en me débarrassant de ma casquette, l'accrochant d'un geste machinal au portemanteau, juste derrière la porte.

– Bonsoir ! Me dit – elle, en m'embrassant lestement sur la joue.

Je m'affaisse lourdement sur le fauteuil qui sentait encore le cuir neuf. Je me sens épuisé. Je transpire. La fenêtre donnant sur la cour est ouverte, et un léger souffle d'air vient me rafraîchir.

– Un café bien chaud va te revitaliser, me dit-elle, en s’asseyant près de moi. Elle sent bon. Un parfum si familier que je ne peux plus m’en passer.

« Comment a été la journée ? » me demanda-t-elle.

– Mal ! répondis-je, en sirotant mon café. Les choses se compliquent, tout devient incompréhensible.... On a l’impression d’être vraiment en guerre. Une guerre contre un ennemi invisible. Et cela est insoutenable, nous sommes perpétuellement en alerte. À chaque coin, l’ennemi peut surgir... Enfin, c’est dur, pénible, mais on doit faire avec. Au fait, j’ai rencontré ta mère en ville, tout près du marché. Elle t’envoie le bonjour. Elle s’inquiète pour ton frère, car il vient d’être convoqué par les services militaires. Tu es au courant, je crois ?

– Oui, je sais, il a reçu sa convocation, me dit-elle, avec une pointe d’exaspération.

– Ta mère m’a demandé d’intervenir pour lui, mais j’ai dû la décevoir en lui avouant que je ne pouvais rien faire.

– Mais tu ne vas pas laisser mon frère se faire tuer pour des idées politiciennes ! grogna-t-elle.

– Désolé. Je ne suis qu’un simple policier, et puis tu connais mes principes. Je déteste m’immiscer dans de basses combines. Enfin, c’est un Algérien ! Et il est de son devoir et tout a son honneur d’aller défendre la république. Un Algérien parmi tant d’autres concitoyens qui vivent dans ce pays.

– Tu parles de principe et de république ! Quelle république ? dit-elle, rageusement.

– Une République algérienne qui refuse un régime islamique.

Elle se leva brusquement d’un air révolté et rejoignit la cuisine. Puis je l’entendis se battre rageusement contre les ustensiles de vaisselle. Elle m’en veut, pensais-je, au fond de moi, et me fera la gueule pour longtemps. De cela, j’en suis sûr. Que m’importe ! Je ne peux transgresser à mes propres principes. Je me lève et passe en traînant les pieds dans la chambre à coucher. Là, je troque mes vêtements civils et je sors, laissant ma femme bouillonnant de

colère. Dehors, il fait sombre. Je traverse la rue Ahmed Zabana, puis je rejoins la cafétéria « de l'espoir ». Un café maure étroit avec des chaises en bois blancs. Il est archi plein. La fumée est asphyxiante, fortement aromatisée de menthe. Certains consommateurs sont attablés, d'autres accoutrés au comptoir. On parle bas, ou peut-être, a-t-on expressément baissé le ton en me voyant au seuil de la porte.

J'enrage de devoir supporter une situation aussi controversée. Tous ces chuchotements hypocrites, ces regards voilés, aigris, haineux, m'exaspèrent. Les voilà qui avec un aplomb effronté, sirotent leurs cafés, fument, râlent, s'esclaffent, dans une ambiance euphorique révoltante. Enfin, j'aperçois dans un coin, au fond de l'établissement, mes collègues d'enfances. Younes et la compagnie y sont présents.

– Bonsoir, dis-je, en les saluant à la ronde.

– Bonsoir ! clama Saïd.

– Tu prends quoi ? lança Omar.

– Oh un café !

– Un café, garçon ! s'écria Saïd, en claquant des mains. Se recadrant sur Younes, il ajouta : tu ne veux pas quitter le pays ? Puis s'adressant cette fois-ci à moi : tu sais que Younes a reçu son visa pour la France et qu'il est hésitant à partir. Il ne veut pas brusquer ses parents, semblerait-il, ironisa Saïd.

– Indécis de partir, dis-je, d'un ton étonné, tu devrais te décider, car après, ce sera peut-être trop tard.

Il suçà son pouce en nous regardant d'un œil incrédule. Après un long soupir, il nous déclara.

– Je partirai le moment venu et avec le consentement de mes parents.

Bref, je pensais que ce sujet était clos. Et, regardant autour de moi, j'ai remarqué un grand changement dans ce taudis.

– Étrange ! dis-je, n'avez-vous rien remarqué de changer dans notre petit café ?

– Non, rien de bizarre ! répondit Saïd, il y a toujours ce Mouh derrière le comptoir avec son air exaspérant et qui nous épie. Et, au fond, derrière lui, ce matelot d’Ali qui astique les ustensiles de vaisselle. Vraiment, je ne vois aucun changement, conclut-il.

– Oh que si ! soulignais-je, regarde bien autour de toi, sur les tables : les jeux de domino, de cartes ont totalement disparu. Et puis les chaluts, les grands rires d’autrefois, et même la musique, les chansons joyeuses du Raï se sont tus. Il ne demeure plus que chuchotements et regards méfiants. Tout le monde s’observe constamment. On surveille ses paroles, ses gestes et tout le reste. Oui, on se surveille mutuellement comme de purs étrangers.

– Mais ne comprends-tu pas Mohamed, intervient Younes, que les gens ont affreusement peur ? Peur de ces visiteurs nocturnes ! Ces barbares inhumains qui massacrent, pillent, brûlent, tout sur leurs passages. N’es – tu donc pas au courant des évènements qui se sont déroulés dernièrement au village de Berkache ? Et ce bourg est tout proche. Alors le changement est une évidence aux malheurs que nous vivons actuellement. Ne trouves-tu pas ?

– Un jour, ils nous attaqueront, et Dieu sait ce qu’il adviendra, rétorqua Omar.

– Les gens se laissent faire, dis-je. Il n’existe aucune solidarité entre nous. Et eux, cela les arrange bien. Quand ils s’attaquent à un voisin, on ferme les yeux et on laisse faire. Tout le monde est complice dans cette histoire-là. Aujourd’hui, c’est le voisin, mais demain ce sera notre tour.

– Peut-être qu’il est vrai, tout ce que tu dis là. Évidemment que nous sommes désunis devant ces redoutables individus, mais que faire ? Totalement à leur merci ! Nous ne possédons aucune arme. Les autorités ont confisqué tous nos fusils. Nous ne pouvons pas nous battre les mains nues contre des hommes armés.

– Il a parfaitement raison Mohamed, nous sommes vraiment désarmés contre ces individus, chuchota Farid, qui jusque-là, n’avait rien dit.

Je n'arrivais pas à raisonner ces gens que l'union fait la force. Décidément, on est un peuple encaisseur. Nous recevons les coups sans jamais en donner. C'est peut-être notre faiblesse ou bien notre force, finalement. Une force avérée en patience et endurance. Je songeais, à tout cela, quand soudain, une main se posa délicatement sur mon épaule. Je me retourne vivement : Ali est là, devant moi. Ali, le sage, le spirituel, le religieux des temps modernes qui me regarde avec son air incrédule. Il se joint à nous.

– Toujours là, à remâcher les malheureux événements du jour. Mes amis, laissez-vous vivre au présent. L'avenir est entre les mains de Dieu. Je ne plaisante pas. C'est vrai que notre pays tourne à la dérive. C'est vrai que tout va mal et on ne sait plus à quel saint se vouer. Je suis perpétuellement submergé par tout ce qui se passe en ce moment. Cependant, il faut prendre les choses avec une certaine aisance. Alors oublions tout cela, et vivons le présent dans toute sa véracité. Comme d'habitude, je parle trop et je divague exagérément. Est – ce là, mon grand défaut ? Je n'en sais rien, mais c'est comme cela !

– Que prends-tu ? demanda Lounes, pour couper court.

– Une limonade fera l'affaire, rétorqua Ali, en s'asseyant sur une des chaises libres.

– Moi, je vous conseille de fermer vos bouches. Les murs ont bien des oreilles dans notre cher village, souligna Farid.

– Pas uniquement les bouches, les yeux également, puisque nous ne pouvons différencier nos amis de nos ennemis, reprit Ali.

– Vous exagérez tout. Vous voyez le mal partout. Je suis exaspéré par vos appréhensions pessimistes, dis-je.

– Comment cela, on exagère ! Alors tous ces attentats perpétrés ne sont pas convaincants pour toi. Écoute Mohamed, ce qui arrive à notre pays est terrible et dramatique, rugit Saïd.

– Oui cela est vrai, mais ce n'est tout de même pas la guerre civile, rétorquai-je.

– Pas la guerre civile, certes, mais on vit avec la peur. Et cela s'empire de jour en jour, dit Farid.

– Mohamed, tu devrais quitter la police et te trouver un autre job moins dangereux, souffla Omar en sirotant son verre de limonade.

– Ce n'est pas aussi facile que tu le crois ! En plus, j'ai un engagement aussi contractuel que moral. Je ne peux tourner le dos à la république et abandonner mon pays. Ce serait déloyal et lâche de ma part. Plutôt mourir que de devoir vivre dans la peau d'un lâche pour le restant de ma vie, dis-je, avec discernement.

– Après tout, il a raison. C'est sa vie, son destin et il ne peut y échapper, susurra Omar.

– Mourir pour une cause, c'est héroïque ! Mais pas pour n'importe quelle cause ? s'exclama Saïd, en me dévisageant intensément.

– Oui, pas pour n'importe quelle cause, mais justement cette cause est mienne, vous comprenez ? rétorquai-je.

Et c'est ainsi, dans un climat mauresque que se poursuit notre conversation stérile, jusqu'à la fermeture du café. La peur était là, et personne ne trouvait rien à dire. Dès la tombée de la nuit, nous nous barricadions dans nos demeures, attendant le jour avec une certaine anxiété.

Le temps passe malgré tout avec une certaine lenteur, mais on essaie de résister à ce bouleversement qui transforme horriblement notre vie quotidienne.

Le mois de mai 1994, un tournant décisif dans ma vie et qui va radicalement changer toute ma destinée. Je me souviens de ce jour comme si cela était hier. Ce matin-là, je guettais avec attention mon taxi qui devait me ramener à Témouchent. Il arrive enfin

et stoppe devant moi. Nadia est dans le taxi. Nadia est une jeune voisine, enseignante à Témouchent. Elle fait, également, chaque jour la navette. Elle doit avoir dans les vingt ans. Brune, de petite taille, avec de grands yeux noirs qui brillent constamment. Un visage aux traits réguliers et dans la blancheur accentue le noir de ses cheveux. Elle porte un tailleur noir, bien tiré, qui lui donne un air distingué. Ses cheveux lisses et longs lui tombent sur les épaules un peu frêles. Sa maison est contiguë à la mienne. Étant plus âgé qu'elle, je la considérais toujours comme une gamine et rien d'autre. Cependant, chaque jour nous échangeons des propos amicaux lors de nos traversées communes et quotidiennes. Mais ce jour-là, elle prit ma main dans la sienne et la garda durant tout le trajet. C'était inouï. Je me sentais ivre d'un sentiment que je n'avais pas connu auparavant.

Elle vit uniquement avec son père. Sa mère est morte depuis plus d'une année, emportée par une attaque cardiaque. Ce qui j'imagine a dû être très pénible pour elle et son père.

En arrivant au poste de police, ce matin-là, je suis surpris de voir la tête du commissaire. Il est complètement bouleversé, le visage rouge de colère. Il hurle presque, lors de la séance :

– il sonnait l'Alerte générale en résumant les attentats de ka, faisant référence aux incendies des écoles et des faux barrages sur la RN 3. Prenez vos postes et restez vigilant ! Il faut boucler toutes les routes qui donnent accès à la ville. Après lui, le sergent reprit de plus belle et donna des ordres stricts, clairs à l'ensemble du personnel policier.

Boucler les routes et faire des descentes, dans les quartiers chauds, telles sont nos instructions. Nous avons passé toute la journée sur le qui-vif, à ramasser tous les énergumènes qui nous tombent sous la main. Nous faisons notre travail, la peur au ventre. L'ennemi est imprévisible.

Nous sommes restés presque toute la journée, éparpillés aux différents secteurs de la ville, à guetter fiévreusement tout mouvement de personnes ou de véhicules. La peur est là, omniprésente et imprévisible.

Le lendemain fut encore pire. L'assassinat brutal et inattendu d'un collègue assombrit notre ciel de vie.

Dans le village, la situation s'aggrave encore un peu plus et j'ai l'impression que les gens m'évitent. Mes propres amis se démenent de mille façons pour se dérober à mon humble présence comme si je portais en moi, une maladie pire que la peste. Je ne leur en veux point, parce que je comprends leur appréhension. La terreur terroriste a correctement fait son travail. Le temps de la peur est bien en place, et la machine de la terreur prend vive allure.

Je suis anxieux et je dors peu. Le moindre bruit me fait sursauter. Le village est à l'abandon. L'éclairage est médiocre. Le seul poste de gendarmerie qui fait Office dans la région se trouve à une dizaine de kilomètres. Alors je me retrouve tout seul en tant qu'agent policier dans ce bourg insolite.

Ma femme fait tant de bruit dans la cuisine. Mon réveil de chevet indique neuf heures du matin. Impossible de continuer à se prélasser avec autant de vacarmes. Aussi, je m'habille hâtivement, je décide de rendre visite à mon oncle. Cela est un peu dans mes habitudes de lui rendre visite en fin de semaine. Des week-ends ! Comme si les Week-ends pouvaient bien exister dans ce triste bled. Mon oncle est un homme remarquable. C'est un ancien moudjahid qui a combattu pour libérer le pays du joug colonial. Un fin tireur, aussi. Il est d'ailleurs le seul paysan dans la région qui n'a pas été dessaisi de son fusil de chasse. Il est renommé dans la région et on lui témoigne du respect. Il vit grâce à sa patience pour la culture d'un lopin de terre. Il porte toujours sa tenue traditionnelle : un pantalon turc, un gilet généralement noir, une chemise blanche. Très souvent, il monte un cheval de pure race arabe, et il a fière allure de cavalier sur sa belle monture. Les habitants du